

# In memoriam : François Bovon (1938-2013)

Autor(en): **Mottu, Henry**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **63 (2013)**

Heft 3-4: **Søren Kierkegaard (1813-1855) : à l'occasion du bicentenaire de sa naissance**

PDF erstellt am: **06.08.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## IN MEMORIAM FRANÇOIS BOVON (1938-2013)

HENRY MOTTU

François Bovon, né à Lausanne le 13 mars 1938, est décédé le 1<sup>er</sup> novembre 2013 à l'hôpital d'Aubonne des suites d'un cancer, qu'il a supporté avec courage et une grande lucidité. Il était le fils du pasteur André Bovon, haute figure du canton de Vaud, dont il avait hérité le caractère décidé et tenace, l'autorité naturelle aussi, qualités qui lui furent précieuses dans la rédaction persévérante des quatre volumes de l'œuvre de sa vie, son *Commentaire de l'Évangile selon saint Luc*<sup>1</sup>, traduit dans plusieurs langues. De sa mère, née Hélène Mayor, il hérita son goût pour l'esthétique, les arts, la littérature. Il y avait en effet chez lui, outre un intérêt exégétique, un côté esthétique aussi. Sensible aux formes littéraires, il pratiquait le grec, tant ancien que moderne, avec maestria. Son charme venait de cet étrange alliage fait de la foi chrétienne et de l'admiration de la Grèce antique. Il y avait chez cet homme ouvert, curieux de tout, quelque chose qui me faisait penser à cet autre savant vaudois, l'helléniste André Bonnard.

Mais retraçons d'abord sa carrière. Après sa consécration au ministère pastoral, puis l'obtention de son doctorat avec une thèse sur Actes 10-11, *De vocatione gentium*, sous la direction d'Oscar Cullmann à Bâle<sup>2</sup>, il fit un stage pratique dans la paroisse d'Orbe. Son épouse, Annegreth Bovon née Thurneysen, et lui hésitèrent à ce moment-là à partir en mission et il fut question d'un départ pour le Lesotho, en vue d'enseigner au Séminaire théologique de Morija. Mais ces projets ne virent pas le jour, car il fut nommé très jeune professeur de Nouveau Testament à la Faculté autonome de théologie protestante de l'Université de Genève, où il enseigna de 1967 à 1993 et dont il fut le doyen de 1976 à 1979. Il s'imposa rapidement tant auprès des étudiants que de ses collègues par sa science, par ses exigences pédagogiques (les étudiants de l'époque s'en souviennent !), mais aussi par ses qualités humaines unanimement appréciées. C'est de cette époque que date son grand livre *Luc le théologien*, une revue critique quasi exhaustive des travaux sur l'Évangile de Luc et les Actes des apôtres des années 1950 à 2005, paru d'abord en 1978 et qui connut plusieurs

<sup>1</sup> Paru de 1991 à 2009 dans la collection *Commentaire du Nouveau Testament III*, Genève, Labor et Fides.

<sup>2</sup> *De vocatione gentium. Histoire de l'interprétation d'Act.10,1-11,18 dans les six premiers siècles*, Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1967.

rééditions<sup>3</sup>. Suivirent d'innombrables études et articles, centrés sur l'œuvre de Luc, et quelques ouvrages destinés à un plus large public, tels *Les derniers jours de Jésus, Nouvel Âge et foi chrétienne* ou *Place de la liberté. Vivre libres selon le Nouveau Testament*, pour n'en citer que quelques-uns. Président de la Société suisse de théologie de 1973 à 1977, membre du comité de rédaction et du comité général de notre *Revue* successivement de 1977 à 1986 et de 1987 jusqu'à sa mort, il s'intéressa à plusieurs domaines touchant l'exégèse (notamment l'approche structuraliste), le dialogue œcuménique, le judaïsme ancien, et surtout la littérature apocryphe de l'Antiquité chrétienne. Il fonda l'*Association pour l'étude de la littérature apocryphe chrétienne*, dont il fut le premier président de 1981 à 1987. C'est dans ce cadre qu'il appela notre collègue Enrico Norelli, de Bologne, à le rejoindre à Genève. Il co-dirigea d'ailleurs avec Pierre Geoltrain le premier volume des *Écrits apocryphes chrétiens*, à la Pléiade (n° 442), paru en 1997.

Pour ne pas perdre le contact avec le ministère pastoral concret, il fit un stage dans la paroisse genevoise de Chêne, d'octobre 1987 à juin 1988, qui témoigne de son attachement à l'Église, et singulièrement au protestantisme dont la désorientation actuelle l'inquiétait. Il voulait observer de près la vie d'une paroisse, là où beaucoup de ses étudiants allaient se trouver.

C'est au cours de ces années qu'il se décida à répondre positivement à un appel de la *Divinity School* de l'Université de Harvard, où il fut nommé *Frothingham Research Professor* d'histoire de la religion et où il demeurera de 1993 jusqu'à sa retraite en 2010. Chaleureusement accueilli, il y fut très heureux et put s'y déployer totalement, tant dans son enseignement du Nouveau Testament qu'en se plongeant plus avant dans les études patristiques et l'édition d'œuvres peu connues de la littérature apocryphe, dont les *Actes de Philippe*<sup>4</sup>. Ses nombreux travaux dans ce domaine, réalisés en collaboration avec les professeurs Bertrand Bouvier, Jean-Daniel Kaestli, Éric Junod et Frédéric Amsler notamment, font désormais autorité. Ses voyages et découvertes au Mont Athos, au monastère de sainte Catherine dans le Sinaï, à la Biblioteca Angelica de Rome, resteront gravés dans la mémoire de ses amis. Il assumait la charge d'éditeur en chef de la prestigieuse *Harvard Theological Review* (2000-2010) et fut également président de la *Studiorum Novi Testamenti* en 2000.

<sup>3</sup> *Luc le théologien*, Genève, Labor et Fides, 3<sup>e</sup> édition augmentée, 2006. La première édition avait pour sous-titre : *Vingt-cinq ans de recherches (1950-1975)*. Cette 3<sup>e</sup> édition contient divers compléments dont un survol de travaux parus entre 1980 et 2005, ce qui fait donc 55 ans de recherches sur Luc qui se trouvent prises en considération.

<sup>4</sup> *Actes de l'apôtre Philippe. Introduction, traduction et notes* (Apocryphes, 8), Turnhout, Brepols, 1996, et *Acta Philippi. Textus* (Corpus Christianorum. Series Apocryphorum, 11), Turnhout, Brepols, 1999; deux livres composés en collaboration avec Frédéric Amsler et Bertrand Bouvier.

Il gardait toutefois des liens étroits avec Genève et Lausanne ainsi qu'avec la Faculté vaudoise de théologie protestante à Rome, dans laquelle il succéda à Oscar Cullmann pour y donner un cours chaque année de 1998 à 2013.

Cette impressionnante carrière pourrait intimider. Il n'en est rien, car François Bovon, tout polyglotte et savant qu'il était, restait accessible, modeste, ouvert à toutes les situations humaines. Son œuvre théologique marquera des générations de commentateurs, de pasteurs et de passionnés de la Bible. Son commentaire de Luc est très bien écrit. La plume de l'exégète est alerte, elle frappe par sa clarté, l'auteur ne craint pas de dire parfois son avis en «je». À chaque péricope, on y rencontre le maître, le philologue, le théologien qui souhaitait aborder l'Évangile de Luc, écrit-il dans l'avant-propos, face à son œuvre «avec la même objectivité du chercheur et la même confiance du croyant, dans l'espoir que de cette conjonction surgira une vraie compréhension». Il voulait montrer en Luc un théologien de la Parole de Dieu, certes, mais pourtant seulement perceptible au travers de la vie concrète et de la parole humaine, des relations personnelles, des médiations. «Je suis convaincu que Luc donne un poids égal à la Parole et à la relation», écrit-il encore. À partir de là, on comprend mieux son intérêt pour le Jésus humain de l'Évangile lucanien. Ainsi par exemple – c'est une remarque d'Enrico Norelli –, alors que les autres commentateurs soulignent le pouvoir de rédemption de Jésus-Christ lorsqu'ils relatent la conversation de celui-ci avec un autre crucifié, François Bovon note : «Jésus est moins seul à cet instant et trouve en ce criminel quelque consolation.» Autre trait caractéristique de son commentaire : l'exposé de la *Wirkungsgeschichte* du texte ou sa réception dans l'histoire. Notre ami n'était pas un protestant pour lequel l'histoire de l'Église n'aurait commencé qu'en 1517 ! C'est dans ces exposés ou ces notes que l'historien déployait une culture patristique proprement stupéfiante. À ses yeux, l'Évangile de Luc avait articulé la révélation et l'histoire de manière narrative. Tel est le fond théologique de son commentaire. Ainsi, à propos du début du chapitre 3 de Luc, avec l'entrée en scène de Jean Baptiste, apparaît un synchronisme : «L'an quinze du gouvernement de Tibère César...». Luc est le seul des évangélistes à dater les événements. On est là dans l'histoire. Puis Luc fait mention de «la Parole de Dieu [qui] fut adressée à Jean fils de Zacharie dans le désert» : on se situe sur un autre registre, celui de la révélation. Conclusion du commentateur : «Ainsi l'action de Dieu se coule-t-elle dans le déroulement du temps. [...] Quand Dieu parle, il faut un médiateur, ici l'homme Jean. [...] La Parole de Dieu suscite une histoire du salut quand les humains se laissent saisir par elle, écoutent, aiment, obéissent».

J'aimerais enfin évoquer deux articles, écrits vers la fin de sa vie, qui le caractérisent très bien : l'un centré sur ses préoccupations œcuméniques, l'autre sur ses préoccupations pastorales devant la mort.

Le premier, inédit en français, est intitulé : «Beyond the Canonical and the Apocryphal Books, the Presence of a Third Category : The Books Useful for the

Soul»<sup>5</sup>. L'auteur y défend la thèse, qui manifestement lui tenait le plus à cœur et qui représente à mon avis la raison de son intérêt pour les apocryphes, d'une troisième catégorie d'écrits, outre les textes canoniques, d'une part, et les écrits proprement apocryphes, d'autre part : les livres «utiles à l'âme». Or, ces livres de spiritualité étaient en usage tant pour la piété individuelle que pour l'office liturgique monastique et en vue du perfectionnement des chrétiens. François Bovon, me semble-t-il, cherchait par là à nuancer la simple opposition entre écrits canoniques et écrits apocryphes, comme s'il fallait choisir. Une autre perspective, œcuménique justement, se faisait jour : au lieu de nous accrocher à un *sola Scriptura* rigide, mieux vaudrait inclure, avec discernement, dans l'exercice de la piété certains livres qui, même au contenu hagiographique discutable, ont aidé le peuple de Dieu sur le long chemin de son histoire. C'était la manière discrète du savant protestant de tendre la main à ses frères et sœurs d'autres confessions.

L'autre article, paru récemment en français<sup>6</sup>, s'intitule : «Retour de l'âme : immortalité et résurrection dans le christianisme primitif». Ce fut sa leçon d'adieu à Harvard, peut-être la plus personnelle, où apparaissent le mieux ses préoccupations pastorales face à la mort. Après avoir, avec sa maîtrise habituelle, examiné certains aspects du dossier patristique, puis évangélique, François Bovon passe à la fin de sa leçon à «l'expérience spirituelle aujourd'hui». Le professeur réagit contre une certaine surévaluation actuelle du corps, estimant que «l'obsession du corps, c'est-à-dire de ce qui est visible, peut être le reflet d'une absence du divin – de l'invisible – dans une société foncièrement laïque». Le mot «âme» est à réhabiliter, car il désigne l'élément mystérieux dans la personne humaine, «une subjectivité irréductible» à respecter. Il y a le corps extérieur, certes (voir l'allemand *Körper*), mais aussi le corps intérieur (*Leib*). En méditant sur les textes, mais aussi sur les fresques des catacombes de Sainte-Priscille (une femme en prière, figure de l'âme qui s'en va ?), le théologien plaide pour inclure d'une certaine manière l'immortalité de l'âme dans le dispositif même de la résurrection, l'âme figurant «la continuité de la personne». Conclusion : les premiers chrétiens «soutenaient une vision holistique de la personne, avec une incarnation morale aujourd'hui et la personne ressuscitée demain. Ils suggéraient la préservation de la personne (entre les deux) grâce à l'existence de l'âme et à leur Dieu qui se souciait d'eux et ne les oubliait pas.»

<sup>5</sup> *Harvard Theological Review*, 105:2 (2012), p. 125-137. Désormais in : *The Emergence of Christianity. Collected Studies III*, Mohr Siebeck, 2013, p.147-160 (son dernier recueil d'articles).»

<sup>6</sup> *Études théologiques et religieuses*, 86 (2011/4), p. 433-453. Désormais in : «The Emergence of Christianity, *op. cit.*», p.107-125.